

N°271 Une Lanterne



14 Mars 2021 *

4° Dimanche de Carême *

©

bernard.dumec471@orange.fr



1° lecture du 2ième livre des Chroniques (2 Ch 36, 14-16.19-23)

Tous les chefs des prêtres et du peuple multipliaient les infidélités, en imitant toutes les abominations des nations païennes, et ils profanaient la Maison que le Seigneur avait consacrée à Jérusalem. Le Seigneur, le Dieu de leurs pères, sans attendre et sans se lasser, leur envoyait des messagers, car il avait pitié de son peuple et de sa demeure. Mais eux tournaient en dérision les envoyés de

Dieu, méprisaient ses paroles, et se moquaient de ses prophètes ; finalement, il n'y eut plus de remède à la fureur grandissante du Seigneur contre son peuple. Les Babyloniens brûlèrent la Maison de Dieu, détruisirent le rempart de Jérusalem, incendièrent tous ses palais, et réduisirent à rien tous leurs objets précieux. Nabucodonosor déporta à Babylone ceux qui avaient échappé au massacre ; ils devinrent les esclaves du roi et de ses fils jusqu'au temps de la domination des Perses. Ainsi s'accomplit la parole du Seigneur proclamée par Jérémie : *La terre sera dévastée et elle se reposera durant 70 ans, jusqu'à ce qu'elle ait compensé par ce repos tous les sabbats profanés.* [...] Or, la première année du règne de Cyrus, roi de Perse, pour que soit accomplie la parole du Seigneur proclamée par Jérémie, le Seigneur inspira Cyrus, roi de Perse. Et celui-ci fit publier dans tout son royaume – et même consigner par écrit – : « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre ; et il m'a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem, en Juda. Quiconque parmi vous fait partie de son peuple, que le Seigneur son Dieu soit avec lui, et qu'il monte à Jérusalem ! »

Encore un livre divisé en deux de façon aléatoire (sans doute à cause de la longueur des rouleaux où on les a copiés). Les 2 livres des Chroniques se veulent être un compte rendu 'historique' de la Création jusqu' après le retour de l'exil, au V° s. av. J-C. On attribue cette œuvre colossale à un même auteur. La date de rédaction est délicate : soit entre 350-330 av. J-C. soit entre 330-250 !

L'auteur inconnu est issu des milieux proches du Temple (un prêtre ?). Il reproduit dans son ouvrage des documents qu'il a sous les yeux (et qu'il mentionne). Cependant, il les classe dans un ordre qui l'arrange. Il modifie aussi ses données d'après d'autres documents ou d'après l'idée qu'il se fait de l'histoire et du sens qu'il veut lui donner. En comparant avec d'autres documents, on voit qu'il a éliminé ou adapté des détails, car il n'a pas le souci d'une chronologie exacte, chose assez fréquente dans l'Antiquité !

L'auteur présente sa lecture de l'histoire, plutôt qu'un exposé historique des faits. Mais sa pensée est claire : 1) Importance de la royauté davidique : la figure du roi David reste très humaine mais fortement idéalisée, comme celle de Salomon ; 2) Place centrale du Temple, du culte et des lévites dont il aurait voulu voir réhabiliter les fonctions (ce qui fait penser qu'il serait de ce clan) ; 3) Il n'est pas tendre envers les Samaritains !

On peut qualifier la pensée de ce rédacteur de *théocratique* : La royauté ayant disparu, c'est Dieu qui est le véritable chef d'Israël (d'où la place du Temple, du culte et de Jérusalem). Enfin, à l'inverse de la littérature apocalyptique qui projette dans l'avenir une idéalisation des réalités terrestres, pour annoncer ce que sera le royaume de Dieu, l'auteur idéalise le passé pour montrer ce que doit être la vie au présent !

Ainsi la royauté davidique doit rappeler constamment aux juifs ce que doivent être la célébration du culte au Temple de Jérusalem, l'obéissance à la Loi et la confiance en Celui qui dirige le peuple et le rétribuera avec justice. C'est sans doute cette perspective très « passéiste » qui explique que les Chroniques ne comportent pas d'espérance messianique. (A trop rêver du temps passé, on n'attend pas grand-chose de demain, et donc on ne laisse pas beaucoup de place à Dieu qui parle aujourd'hui pour nous conduire vers un avenir nouveau !) Pour l'auteur, c'est la fidélité à Dieu, à sa Loi et à son culte, qui compte. Nous lisons la fin de cet ouvrage !

Evangile selon saint Jean (Jn 3, 14-21)

En ce temps-là, Jésus disait à

Nicodème : « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au Jugement, celui qui ne croit pas est déjà jugé, du fait qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le Jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Celui qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dénoncées ; mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, pour qu'il soit manifeste que ses œuvres ont été accomplies en union avec Dieu. »

Si souvent les commentateurs parlent de « Jn » et des « synoptiques » (Mc, Mt & Lc), c'est bien parce qu'il y a des différences. Elles viennent d'abord des sources (traditions) qui ne sont pas toujours les mêmes, ensuite de la vision du Christ ou « christologie » (« la plus haute » chez Jn car il est proclamé préexistant au monde) enfin, d'une conception particulière du salut, qui implique une autre lecture de « la croix ». En effet, chez Jn, le sens typique de la croix s'inspire du livre de la Sagesse qui commente ainsi l'élévation du serpent d'airain : « *Celui qui se tournait vers lui* (le serpent), *n'était pas sauvé par lui mais par toi* (Dieu) *le Sauveur de tous* (Sg 16,7) ». Ce sens du salut selon Jn, est explicité par la suite du texte : *Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour que le monde soit sauvé par lui !* Le Dieu qui aime a exclusivement pour dessein le salut et la vie : il l'a manifesté par l'envoi de sa Parole, c'est par elle qu'il nous sauve, et non (pour Jn) par la croix (ou par le sacrifice de la croix). Nous avons là, une différence non pas de fond (Dieu sauve) mais de moyen : par l'envoi de son Fils ! [Remarque, Lc a une vision proche de celle de Jn. Pour Lc, la présence de Jésus apporte le salut : Quand il se rend chez Zachée, le Christ de Lc, dit : *aujourd'hui le salut est entré dans cette maison !*]

Le salut inclut, toujours chez Jn, l'entière trajectoire du Fils en ce monde : D'abord, sa descente dans le monde (*La Parole qui était auprès de Dieu et qui était Dieu, [Jn1,1] s'est faite chair et a planté sa tente parmi nous [1,14]*) ; Ensuite, son ministère en œuvres et en paroles ; Enfin, sa remontée - son élévation dans la gloire -, qui coïncide avec le don du Paraclet qui assure désormais la présence vivifiante du Crucifié-Glorifié. C'est tout ce parcours qui manifeste le salut donné par Dieu ! Pour Jn, adhérer au Christ, mettre sa foi en lui, c'est accueillir le salut qui est la Vie éternelle. Dans sa 1^o lettre, le même rédacteur ira plus loin : *Celui qui aime [de l'amour de Dieu] a vaincu la mort !* Voilà une lecture du salut bien différente des autres évangiles, et que l'on ne fait pas assez remarquer. On voit bien cette différence fondamentale de théologie à travers le vocabulaire, écrit le P. Xavier Léon-Dufour. Jn utilise volontairement des verbes qui ont du sens : Dieu *a donné* son Fils, ... *a envoyé* son Fils, au lieu de « livrer son Fils ». Autre différence, ce Fils est venu non pas pour juger, mais pour sauver. Le Jugement si cher à l'Ancien Testament n'a pas d'autre sanction que de sauver !

L'entretien avec Nicodème (Jn 3,1-21), est une composition littéraire dans laquelle le rédacteur expose les grands thèmes de sa théologie ; il met en récit des traditions cultivées au sein de ce que l'on appelle « l'école johannique ». On retrouve dans cet « entretien », une idée formulée par les synoptiques : « Si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux (Mc,10,15) » Chez Jn, elle est devenue « à moins de naître de nouveau /ou/ d'en haut - l'adverbe grec a les deux sens - », mais c'est le même thème. De plus, chez Jn, le Christ est assimilé à la Sagesse : « *Fais-la descendre des cieux, envoie-la pour qu'elle soit à mes côtés* » dit Sg 9,10. Ici, affirme Jn : *Dieu a envoyé son fils.*

L'extrait de l'entretien avec Nicodème que nous lisons évoque la trajectoire du Fils de l'homme, titre qui revient 12 fois dans Jn. Il est, chez lui, l'envoyé qui descend du ciel et qui y retournera. Ce personnage est à rapprocher des apocalypses juives où « une figure » viendra d'auprès Dieu à la fin des temps pour juger le monde. Les rédacteurs reprennent les traits de la Sagesse qui descend du ciel visiter le monde pour y retourner. La croix devient le lieu du retour et de l'élévation dans la gloire divine du Fils de l'homme.

Mais ce qui est clair, c'est que si, pour Jn, Jésus est descendu du ciel, c'est qu'il y était avant. Ce n'est pas au moment de sa conception, comme chez Mt et Lc, que Jésus est devenu le Fils, il était Dieu de toute éternité. C'est à partir du moment où il s'incarne qu'il devient, pour Jn, le Fils de l'homme. Son élévation dans la gloire est alors comparée à l'élévation du serpent par Moïse. Du coup, le serpent est signe du crucifié qui est élevé. Et si le serpent de Moïse était signe du salut, la croix le devient, parce que, élevé sur elle, c'est par elle que le fils de l'homme attire à lui les humains et les entraîne dans sa gloire. La croix ne sauve pas, n'est pas l'instrument du salut, c'est la venue du Fils qui sauve, mais la croix, parce qu'elle est signe de son retour dans la gloire, est liée au salut.

Il faut bien mettre les choses à leur place : si les hommes « regarderont celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19,37) ce n'est pas la vue du Crucifié qui sauve contrairement au texte de Nb 21,8 où c'est le simple regard qui compte ; c'est la foi en lui ! Cette foi, elle possède en elle le salut qui est donné dès ici-bas, aujourd'hui. Celui qui croit ne sera pas sauvé, il est sauvé ! La vie éternelle ne consiste donc pas en une existence débutant au moment de la mort, mais elle advient dans le cadre de notre vie historique terrestre, sous forme d'une vie en plénitude !

Ce don de la Vie est lié à l'amour de Dieu qui se donne lui-même en envoyant son Fils. Ce Fils qui donne sa vie, non pas en rançon, mais par amour, pour aller jusqu'au don extrême de sa vie par fidélité à lui-même. Or, cet amour illimité de Dieu s'adresse au monde entier, il est universel au sens plein du terme : pas de condition, pas de discrimination. Ce qui sauve, c'est la foi, c'est-à-dire l'accueil de l'amour de Dieu. (cf. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort -1° Jn 3,14 -, donc celui qui aime est entré dans la vie : d'où « le naître à nouveau » dont Jésus parlait à Nicodème quelques versets plus haut (3,3).

Et puis, sans doute pour se réajuster à la foi de la Grande Eglise, le rédacteur procède à un glissement et reprend le thème du Jugement ! Celui qui se condamne lui-même, c'est celui qui choisit, librement, les ténèbres, c.à.d., de ne pas aimer !

Il ne faut jamais oublier que le livre que nous appelons le IV° évangile, n'a pas été écrit pour nous : l'auteur ne savait pas que son livre deviendrait un « évangile » et serait reconnu inspiré, comme « parole de Dieu » ! Lui, il a simplement écrit pour les membres de sa Communauté (ou Ecole johannique), des chrétiens qui avaient la foi, mais une foi ébranlée par des problèmes internes. Cela explique ses paroles intransigeantes : il y a ceux qui choisissent la lumière (la foi transmise par le Disciple aimé), et ceux qui choisissent les ténèbres (les interprétations nouvelles qui sont florissantes à la fin du 1° siècle). Les premiers ne sont pas en communion avec Dieu puisqu'ils nient que Jésus soit son Fils. Du coup, ils n'admettent pas le Salut que le Fils apporte. Car en refusant que Jésus soit la parole qui sauve et apporte l'amour qui sauve, ils se condamnent eux-mêmes à ne pas entrer dans la vie ! Cela explique les positions parfois « dures » du IV° évangile (et des autres aussi !).

Homélie pour le 4^e Dimanche de Carême (le 14, 10h à Ferrals-les-Corbières)

Dieu est souverainement libre et entre lui et sa Création, il y a cette « distance » qui donne au monde son autonomie. Ainsi, depuis les commencements, la vie va son cours avec ses hauts et ses bas. Or l'humanité, nous dit la Bible, est gérante de la Création, responsable de la vie sur Terre. Mais où est Dieu dans tout ça, s'interroge l'auteur du Livre des Chroniques ? Il fait ainsi une relecture de l'exil à Babylone. Dieu est resté fidèle à lui-même, dit-il, c'est bien le peuple qui s'est détourné de lui, qui s'est moqué des Prophètes. Eux, en reliant des faits, ont trouvé une trajectoire possible qui risquait d'amener à la ruine du pays. Ils ont alors averti le peuple. Mais : « Cause toujours ... Arrête ton discours alarmiste ! Etc, etc... » Personne ne les a écoutés. Et puis, patatrac, les choses entrevues sont arrivées.

Tout le monde a eu sa part de responsabilité dans l'exil ordonné par Nabuchodonosor, dit l'auteur des Chroniques ! Par ses comportements, Israël s'est acheminé vers la catastrophe. Mais celle-ci, dit l'auteur, a été l'occasion pour Dieu de rappeler au peuple le sens de sa responsabilité collective. La catastrophe nationale est liée au non respect de la Loi ! Mais ce n'est pas Dieu qui a provoqué ce malheur ; il s'est seulement servi de lui pour révéler à son peuple que c'est lui qui a mené le pays à la ruine.

Par contre, l'auteur interprète le fait que Cyrus ait fait revenir chez eux les juifs, (du moins ceux qui en éprouvaient le désir, car beaucoup sont restés en Babylonie) comme le signe du pardon de Dieu pour les péchés de son peuple. Mais ceci est une relecture de croyant. Car historiquement, Cyrus a fait pour les juifs, ce qu'il avait déjà fait pour les déportés d'autres pays : c'était une pratique politique pour se faire bien voir de tous, et asseoir son autorité, non plus par la force, mais par la bienveillance.

Ceci dit, le sens de la mort du Christ en croix est aussi une relecture de croyant. Dieu ne l'a absolument pas voulue, même si le vocabulaire utilisé par certains auteurs pourrait nous le laisser croire, car, ces judéo-chrétiens ont relu cet évènement à partir du seul fonctionnement religieux qu'ils connaissaient : celui du Judaïsme. Mais Dieu n'a pas voulu que Jésus soit mis en croix, que sa mort soit une façon de racheter l'humanité à celui qui la tenait prisonnière, il n'a pas voulu que son sang soit répandu pour nous laver de notre péché. Car Dieu est amour, et l'amour ne supporte pas la mort, la souffrance, la violence ! Qui plus est, le pardon de Dieu est gratuit. Nous sommes ici face à une lecture chrétienne de l'évènement avec les lunettes du Judaïsme ancien.

Or, St Jean, dans l'évangile, fait une autre lecture à partir du récit du Serpent de bronze que donne le livre de l'Exode. Pour lui, le geste odieux et négatif de l'élévation, par les hommes, du Christ sur la croix, devient le signe merveilleux et positif de son élévation, par Dieu, dans la gloire, entraînant à sa suite ceux qui mettraient en lui leur foi.

Toutes ces relectures nous interrogent ! On entend parfois : la Covid, c'est Dieu qui nous punit ! C'est trop facile. La pandémie actuelle fait partie des aléas de la vie dont nous sommes quelque part responsables. La course aux armements chimiques, à la maîtrise du monde, l'insouciance, le laisser-faire ou l'impossibilité d'agir parce que nous sommes assujettis aux lois de l'Argent, du rendement, ..., bref, il y a tout un ensemble qui fait que, quelque part, nous avons notre part directe ou indirecte, mais une part bien réelle dans ce qui nous arrive.

Quant au changement climatique, au respecter la nature, etc..., depuis « belle lurette » combien nous ont alertés, et continuent de le faire encore ? Il serait injuste d'accuser ensuite Dieu des conséquences désastreuses qui se préparent et que nous refusons d'envisager ! Mais à l'occasion de tous ces évènements, Dieu nous rappelle que nous sommes gérants de notre Planète, responsables de sa santé, de son avenir, du devenir des humains ... La crise de la Covid est l'occasion de nous interroger sur qui nous sommes : des êtres de communications ayant besoin d'exprimer leur amour, leur tendresse, leur besoin des autres, tous ces gestes où le croyant peut déceler la présence de Dieu, seule capable d'aider l'humanité à relever la tête !